

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1999

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <p><input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers / Couverture de couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Covers damaged / Couverture endommagée</p> <p><input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée</p> <p><input type="checkbox"/> Cover title missing / Le titre de couverture manque</p> <p><input type="checkbox"/> Coloured maps / Cartes géographiques en couleur</p> <p><input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)</p> <p><input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Bound with other material / Relié avec d'autres documents</p> <p><input type="checkbox"/> Only edition available / Seule édition disponible</p> <p><input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.</p> <p><input type="checkbox"/> Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.</p> <p><input checked="" type="checkbox"/> Additional comments / Commentaires supplémentaires: Page 39 comporte une numérotation fautive: p. 36.</p> | <p><input type="checkbox"/> Coloured pages / Pages de couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Pages damaged / Pages endommagées</p> <p><input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées</p> <p><input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées</p> <p><input type="checkbox"/> Pages detached / Pages détachées</p> <p><input checked="" type="checkbox"/> Showthrough / Transparence</p> <p><input type="checkbox"/> Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression</p> <p><input type="checkbox"/> Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire</p> <p><input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.</p> <p><input type="checkbox"/> Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.</p> |
|---|---|

This item is filmed at the reduction ratio checked below / Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x		14x		18x		22x		26x		30x
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>					
	12x		16x		20x		24x		28x	32x

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

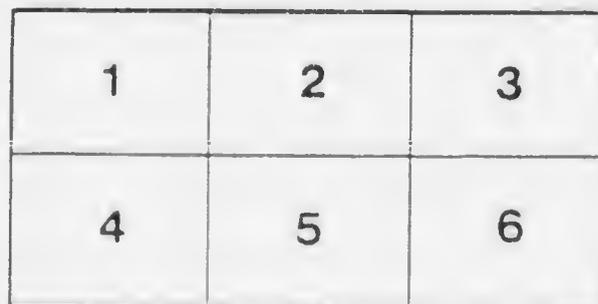
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2



APPLIED IMAGE Inc

1600 East 17th Street
Rochester, New York 14609-1100
(716) 462-1000
TELEX 228865 AHI

LOUIS-JOSEPH DOUCET

LES
GRIMOIRES

POÉSIES

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non

VICTOR HUGO

QUEBEC

152 - rue des Stigmates - 152

1913

LOUIS-JOSEPH DOUCET

LES GRIMOIRES

POÉSIES

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non

VICTOR HUGO.

QUEBEC

152 - rue des Stigmates - 152

1913

108507

675

575

300

Droits réservés,
Canada, 1913
PAR
Louis-Joseph, DOUCET.

S'il nous faut cultiver le champ de la patrie
Vous et moi me dit-on au long de nos chemins
Déposons le fardeau sur notre âme et lassés
Pour reprendre courage et cépter le demain!

Luis-Joseph Ducet

Montréal 13 novembre 1943.

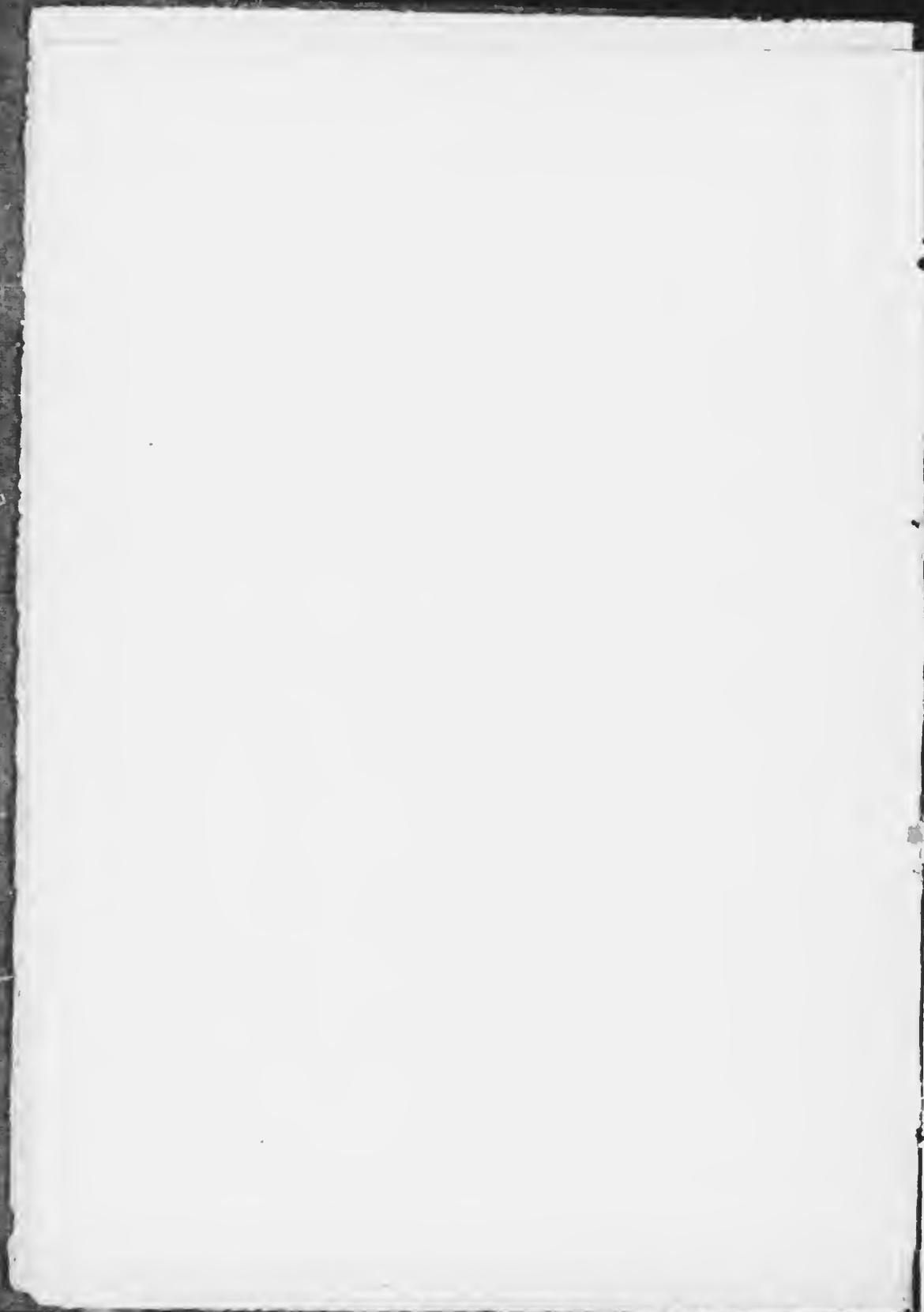
A. M. C. J. SIMARD,

Sous-secrétaire de la Province,
parce qu'il aime les lettres
Canadiennes-Françaises

Je dédie ce livre

L.-J. D.

2





LES GRIMOIRES

Il est temps que les dieux nous aident ; et d'ailleurs,
Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.

Victor Hugo...

Voici les pages des "Grimoires" ;
Si le diable s'en est mêlé,
Toutes sont plus blanches que noires,
Le mauvais s'est presque en allé.
Entre les lignes c'est très bien,
Mais quant aux lignes elles-mêmes,
J'avouerai que c'est canadien :
Rien d'assommant, pas de dilemmes.

On m'a dit que j'écrivais trop ;
De mon vivant je me pardonne ;
Quand j'habiterai le tombeau,
Qui signera pour moi ? personne.
Quant à composer quelques vers,
C'est mieux avant ma mort, je pense.
Je serai mordu d'autres vers ;
Mais ceux-ci prendront ma défense.

Si je faisais une revue
Au lieu de livres, l'on dirait,
Parfois, en passant : " L'as-tu vue
La revue ? On dit, il paraît,
Que de beaux principes s'y logent"...
Je m'affublerais de pseudos
Et me tirerais dans le dos
Des articles remplis d'éloges.

Alors je serais un autre homme,
Portant souliers moins râteliers ?
Datant de Lourdes ou de Rome,
Mainte chronique et main courrier ?
Non ! j'y mettrais toute ma flamme ;
L'hypocrite y serait mordu ;
Je poursuivrais quelques infâmes ;
Le juste y serait défendu.

Arrière, toute la nuée
Des parasites conscients !
Je puis braver votre huée,
Vous êtes riches mendiants.
Tandis que je luttais sans trêve,
Avec courage et grands efforts,
Vous avez tous ri de mon rêve,
Vous vantant d'être les plus forts.

Pourtant vous n'étiez que des mouches,
Mais vous tâchiez à dévorer
Ma plaie ; et de vos regards louches
Vouliez me haïr, m'abhorrer ?
Quelle tâche ! ah oui, quelle tâche !
Pourtant, que je me fâche un jour,
Vous comprenez, vous tous, les lâches,
Comment je chatie à mon tour !

Si tout mon livre était préface,
Ma foi, ce serait embêtant
Pour tout critique un peu vorace
Qui dévore, plume battant.
De fait il n'aurait pas de livre
Pour me saisir en déraison.
Et penser à cela m'enivre,
De le prendre en cette façon.

Je sais un Jean de la Fontaine
Qui se riait des Lanturlu,
Qu'il traitait en croquemitaine ;
En tout cas, ses fables m'ont plu.
Que ne puis-je aussi moi vous plaire
Avec des mots pleins de vertu ?
Critique, tu dis de me taires ;
Mais toi-même te tairas-tu ?

Quelle douceur de rester libre
Et d'écrire mal quand on veut !
Cela repose toute fibre,
C'est là le plus grand de mes vœux.
Pareil au vieux Michel Montaigne,
On peut tordre les mots en deux,
On vous les plie, on vous les peigne,
On mêle les jeunes aux vieux.

De temps à autre ils font image,
Pourvu qu'ils tombent sur leurs pieds,
Ils escaladent les nuages,
Comme un pigeon le colombier,
Ce sont eux qui font la grammaire,
Ce sont les maîtres absolus....
Bon critique, laisse-moi faire,
Je ne recommencerai plus !

Un mot se vêt de poésie
Par son allure et son marcher ;
Une phrase est vite moisie
Quand elle coudoie un cliché.
Allons ! sonnez sur vos timbales
Tous les airs qu'on a pas copiés !
Sifflez un peu comme des balles,
Puis alignez-vous, fiers troupiers !...

Je publierais plus rarement
En imprimant de gros volumes :
Si je vis, d'ici cinquante ans,
Je choisirai cette coutume.
Avant ça, pourquoi le promettre ?
Ce serait là peu de fierté.
Permettez-moi de me permettre
Ces cinq gros sous de liberté.

Si je n'écrivais que deux pages
Tous les cinq ans, bien humblement,
On me dirait : "C'est bien dommage,
Mais qui ne peut en faire autant ?"
D'autres diraient : "Quel grand poète !
Mais sans imagination ;
C'est d'une facture complète,
Mais quelle constipation" !

Allons ! sur cet item je passe,
Comme on me passe ma gaieté ;
Je voulais faire une préface,
Me voilà, ma foi, bien planté.
Pressé d'offrir de la copie
A l'éditeur depuis longtemps,
Vous le croiriez assez impie ?...
L'éditeur ? c'est moi qui l'attends.

Et je l'attendrais plus encore,
Si je ne le payais comptant ;
Avant de voir mes vers éclore,
Bien alignés, sur papier blanc....
Oh ! malheureuse imprimerie
Qui forces les yeux du lecteur,
Pour quelque poète en furie,
Et qui, de plus, se fait auteur !

.....
.....

Ici je saute un paragraphe
Et n'épuise pas le sujet,
Ni les fautes du typographe
Qui m'aide à voiler mes secrets.
Évitons tous deux la critique
Qui ne suit toujours qu'un chemin,
Dans le seul sens de sa boutique,
Et qui me rongera demain.

Mais pour ne pas faire d'histoire,
Il faudrait me taire à propos,
Faire un pied-de-nez à la gloire,
Et me contenter du repos.

Pourtant, quand le soir solitaire
Ramène en l'âme un peu de paix,
On médite dans son mystère
Et l'on griffonne quelques traits.

Un instant le mot nous emporte ;
L'oubli nous vient qu'on ne vaut rien,
Songeant qu'avant qu'elle soit morte
La feuille à l'arbre a son lien...
La feuille et l'âme sont blessées
Aux froids d'hiver et de soupçon,
De l'hypocrisie insensée
Qui nous gèle comme un glaçon.

Les feuilles mortes sont tombées
Des pauvres bois plaintifs et nus,
Et les fougères recourbées
Ne reverdiront jamais plus...
Combien d'âmes ainsi vieilles
S'en vont pour ne plus revenir !
Des vents lointains les ont cueillies
Sans en laisser de souvenir.

Toutes feuilles ont leur histoire,
Toute fougère a son sillon ;

Maintenant que leur fait la gloire
Des printemps morts et des rayons ?...
Ainsi, que de coeurs sont en cendre,
Après s'être tant agités ?
Que de Césars, que d'Alexandre
Dans toutes les éternités ?

Les feuilles mortes s'en vont toutes,
Par les champs, par monts et par vaux,
Engraisant jusqu'aux bords des routes
Où mûriront les grains nouveaux...
Mourez, grands hommes en ébauche,
Faites place à ceux de demain ;
Voici la mort, la faux qui fauche,
Pour couvrir de nouveaux chemins !

Mon âme est bien désabusée
Pour avoir lutté vaillamment ;
Je puis dire qu'elle est usée
Par un mystérieux tourment.
La lutte fut quotidienne,
Entre le travail et l'amour,
Travail d'études anciennes,
Amour des éternels séjours.

Lorsqu'aujourd'hui je ris ou chante,
Ce n'est vraiment pas aussi vrai

Qu'autrefois, aux veilles charmantes
Que jamais je ne revivrai.
Mais ça ne vaut pas qu'on l'écrive ;
On doit traverser comme on peut :
Un peu de nage et de dérive,
On fera, ma foi, de son mieux.

Parfois j'ai l'humeur de Verlaine,
Quand il griffonnait tout de bon,
Devant un bock de porcelaine
Et quelques tranches de jambon.
Enfin, voici, ma veille est close,
L'aube paraît de ce côté ;
Je voulais dire quelque chose,
Et chaque quatrain est raté ;

* * *

Je songe à ces âmes lointaines
De Thycydide, de Platon,
De Socrate, de Démosthène,
D'Annibal et du vieux Caton :
Je vois ces grandes héroïques,
Sans souci de nos piédestaux,
De reliques en basiliques
Sourire un peu de nos tréteaux ;

Toutes ces grandes voyageuses
Daignent visiter nos vallons,
Et, par les ombres langoureuses,
Comparent aux leurs nos sillons ;
Mais aux premiers jours de misère,
Elles nous quittent en riant
Pour les riches soleils d'Homère
Et pour les plaines d'orient.

C'est ainsi que la destinée
Rappelle toute âme chez soi,
La liberté qu'elle a donnée
Est bientôt reprise, je crois.
Si l'on consulte d'anciens livres,
L'âme n'est pas libre toujours :
Si la mort parfois la délivre,
Elle retourne à ses amours.

Alors je songe à Démosthène
Qui s'adressait à la raison
De son peuple, au milieu d'Athènes ;
Je songe à Socrate en prison .
Thucydide au Péloponèse,
Apollon, Diane à Délos,
Vulcain retourne à sa fournaise,
Neptune regagne ses flots :

Chacun, au penchant qui l'entraîne,
Choisit sa part de l'univers....

L'un contemple la nuit sereine,
Un autre dépolit ses vers :
De beaux vers incompréhensibles
Qu'il lit tout haut, isolément,
D'une voix ou rude ou sensible,
Selon les penchants du moment.

Et chaque vers est un mystère
Qu'ils ne faut pas approfondir :
Qu'on les appelle vers de terre,
Ou qu'on veuille les applaudir,
On n'en changera pas la "vlime",
Ni le genre, ni la santé ;
Qu'ils soient rococos ou sublimes,
Ils vaudront plus qu'ils n'ont coûté.

Car je ne dois plus qu'à trois hommes,
Bien que j'aime l'humanité,
En ce bas monde où tant nous sommes
A pratiquer l'humilité.
Quant à Dieu, je lui dois la vie,
Et je lui rends grâce toujours,
Le priant qu'enfin Il convie
Mon âme aux éternels séjours.
Mais, après tout, puisqu'Il tolère
Qu'il m'arrive ce que pourra,

Je ne ferai pas de colère :
Lui fera bien ce qu'Il voudra.....
En attendant, ce soir, je songe
Au passé lointain des guerriers,
Des tragiques, des sphynx que ronge
L'éternité des oubliés.

Bah ! qu'importe le vent aux feuilles ?
Qu'importe ? Après tout, nous passons.
Vive l'orage qui nous cueille,
Vive l'hiver et ses frissons.
Il suffit d'un rayon d'étoile
Pour éclairer notre âme un soir,
Et, pour diriger notre voile,
Il suffit d'un rayon d'espoir.

Mon âme aspire à la lumière,
Mon coeur ne meurt pas de mépris,
Mais, tel l'aveugle dans l'ornière,
Mon héroïsme est incompris.....
Bon cavalier, saisis tes rênes,
Ton cheval voudrait se cabrer.....
Ton souffle, ô muse souveraine,
Vient me glacer et m'enivrer.

O soirs, qui planez sur le monde,
Astres divins, dans vos rayons,

Horizons clairs des mers profondes,
Navires morts, pauvre Alcyon,
Pourquoi donc touchez-vous notre âme ?
Pourquoi sont faits tous les échos ?
Pourquoi des plaintes sous la lame ?
Pourquoi l'homme a-t-il des sanglots ?

Pourquoi des pleurs et du délire ?
Pourquoi des rires et des mots ?
Pourquoi chanter ? Pourquoi sourire ?
Et pourquoi parler de nos maux ?....
Le poète c'est une mère ;
Bien qu'encore on le lui défend,
Il chante toutes les misères,
Et le livre, c'est son enfant.

C'est pourquoi, le soir, solitaire,
Je barbouille ce blanc papier.
Qu'un critique se désaltère
Du sang de mon coeur estropié ;
Qu'on demande pourquoi, pourquoi
J'écris des vers et fais des livres,
Je dis encore : Excusez-moi,
Il n'est plus que ça qui m'enivre.

Qu'on me dise encor de me taire,
Je n'entendrai plus rien du tout,

Jusqu'à ce qu'à six pieds sous terre,
On me renferme dans un trou.
Je l'ai dit, et je me répète :
Vous pouvez crier : "c'est assez" !
Je porte en mon âme un poète
Beaucoup plus grand que vous pensez.

Déjà contre la destinée,
J'ai lutté pendant bien longtemps,
Et, de mes deux mains obstinées,
Je la vaincs depuis quelques temps...
Mais que m'importe un vent contraire ?
Je puis dormir sur un rocher.
Quand viendra l'heure de me taire,
J'aurai bien l'ombre d'un clocher.

Mais voilà bien minuit qui sonne,
A Notre-Dame-du-Chemin ;
Non, à Saint-Roch. L'écho frissonne.
Je cesse d'écrire, à demain.
Bonne nuit, à chacun, bon rêve.
Je m'endors, je vais me coucher.
Bonne nuit. La lune se lève,
O Musset ! au bout du clocher !

Bonsoir, Hugo ! vite, je signe
Pour prouver ma sincérité ;

Et, comme un vilain, j'égratigne
Ce bas de chapitre écourté.
Mais ma préface est terminée ;
Le reste coule à l'avenant ;
Et, malgré ma plume obstinée,
J'ai l'"endormitoir" d'un manant !

* * *

Heures tristes des soirs d'automne !
La pluie et le vent refroidis
Battent les rameaux et les nids
Au deuil nocturne et monotone.
Bosquets que la feuille abandonne,
Grève qui t'émeus de sanglots,
Pleurez dans l'ombre qui frissonne,
Mon âme écoute vos échos !

C'est l'heure des grandes hantises,
C'est l'heure des secrets remords,
C'est l'heure de penser aux morts
Dont l'âme gémit dans les brises ;
C'est l'heure du glas des églises.
Et le passant rêve toujours
Aux rayons sur les routes grises,
Aux grands adieux de tant de jours.

Il rêve pendant que tout pleure,
Et que la terre s'assombrit
Sur tant de fronts qu'elle a nourris
Dormant en la triste demeure
Où rien ne trouble, où rien ne leurre
Le somme de tous les absents,
Où l'éternité sonne l'heure
Qui pulvérise les passants !

Et c'est pour ça que l'on travaille,
C'est pour la terre qu'on se vend,
Sous l'averse comme au grand vent ;
C'est pour elle qu'on se chamaille,
Qu'on se surmène et qu'on se taille ?...
Tirez mon épingle du jeu ;
Plus de lutte, plus de bataille,
Je vais frapper chez le bon Dieu !

Plus de remords qui vous tenaille,
Chez Dieu, plus un seul coup de poing,
Nous sommes chez nous en tout point :
La foi vous guide par la taille
Comme un éperlan dans la maille.
Nos pieds ne sont plus fatigués !
On y danse en rond, nul ne baille ;
Dieu rit de nous y voir si gais !



LES ROCHERS ETERNELS

(Au Saguenay)

Combien de soirs sont morts, combien d'aubes sont nées,
Sur ton front dédaigneux du terrestre avenir ?

CHARLES GILL.

Saluons Tadoussac et sa petite église,
Qui garde la pitié de nos lointains aïeux !
Ton sable, O Tadoussac, remué par la brise,
Ressemble à ma pensée émietlée aux flots bleus.

L'aurore boréale éclaire la falaise
Et sème sa féerie aux gouffres prisonniers ;
Ses rayons ont charmé les âmes montagnaises,
Ses rayons ont ému les premiers pionniers.

O Saguenay, je te contemple, voici l'heure !
Et sur le "Tadoussac," bateau portant ce nom—
J'écouterai mourir l'écho perdu qui pleure,
A travers le surouest, sur la crête des monts.

Un marsouin lentement émerge du flot sombre
Et longe le granit d'un Cap épouvanté,
Le clapoti roulant du navire dans l'ombre
Vient d'éveiller l'oiseau qui écoute chanter.

Partout des rochers lourds et qui forment la côte,
Accroupis et ventrus, gigantesques sauriens,
Leur gueule s'allongeant, buvant à marée haute
L'encre du mascaret aux efforts quotidiens.

Et la lune, au sud-est, perce de sombres voiles,
En s'arcboutant aux rocs énormes et songeurs.
Au fond du Saguenay, dans l'ombre sans étoiles,
L'Aurore brille encor devant les voyageurs.

Que d'hivers ont neigé sur vos tourments difformes,
Pour refroidir le feu de vos limons ignés !
Rochers mystérieux, léviéthans énormes
Vous défiez les cieus et protégez les nids !

Vous êtes éternels, et rien ne vous écrase,
Fantômes arrogants, ô braveurs d'infinis !
Et rien ne vous ébranle, assis sur votre base
Vous défiez les cieus et protégez les nids !

Que ne puis-je sur vous graver mes vers moroses,
Insondables granits sur qui bave le temps ?
Je dirais au néant qu'au tremblement des choses
Mon nom pourra braver d'effroyables autans :

Les autans blesseraient l'âme des solitudes,
L'aurore pleurerait bien des rayons perdus,
L'océan cesserait de gronder ses préludes,
Et, par la nuit, mes vers de granit seraient lus !

Nos os ne seront plus qu'une vaine poussière,
Et les mots que j'écris, trois mille fois brûlés,
Et le temps fleurira le Saguenay de pierre,
Les oiseaux charmeront ses bois renouvelés ;

Car vos dômes houleux sont nés d'autres planètes
Que mire notre fleuve, au pieds de vos remparts :
Vous fûtes les témoins d'indicibles défaites,
Peut-être aussi, témoins des éternels départs ;

Combien de soirs rêveurs, combien d'aurores mortes
Ont caressé vos fronts qui bravent l'avenir ?
Les feuilles de vos bois que l'automne transporte,
De leur cendre ont voilé combien de souvenirs ?

Ah ! Mon regard contemple aux reflets de cet astre
Quelque chose de grand sur l'univers gravé ;
Quels dieux dans leur fureur ont figé vos désastres,
O vieux rochers trapus par le fleuve lavés ?





AIMEZ LE VENT DU SOIR

Aimez le vent du soir aux soupirs familiers,
Qui prodigue au rameau sa caresse infinie,
Épelle un mot d'amour sur le nid des haliers,
Sème sur les moissons une douce harmonie.

Jetant sa plainte émue à la croix des chemins,
Mélant aux flots berceurs une pensée altière,
Arrondissant la voile aux espoirs incertains,
Toujours le vent du soir m'émeut de son mystère.

Parfois l'ombre frémit comme au heurt d'une main,
Et d'invisibles doigts s'entr'ouvrent des nuages,
Comme pour caresser de pauvres fronts humains,
Comme pour adoucir le regret des ôtages.

Car il nous faut savoir que notre globe entier
Est peuplé par l'esprit et par nos corps tragiques ;
Lorsque la terre dort, du fond des cieus altiers,
Soufflent dans nos cheveux les dieux mythologiques.

Il n'y vit pas qu'un monde en tout cet univers :
Des spectres inconnus existent par cent mille,
Des mânes éternels engendrent des éclairs
Et forment dans les airs des tribus et des villes.

Et dans l'ombre du soir, aux vents des horizons,
Aux souffles éternels en multiples phalanges,
Tous ces mondes en chœur entonnent des chansons
Qui planent vaguement comme des ailes d'anges.

Et la lune murmure en un songe béat ; (1)
Nous entendons des voix qui parlent des étoiles,
Et la lune parfois se découvre ou se voile
A travers le nuage épris de son éclat.

Le vent du soir jaseur sur les fronts amoureux
Éveille un songe éclos d'émotion ardente.
Pendant que maints soupirs s'élèvent vers les cieux
Où décède le rêve en vérité élémentaire.

(1) Même au point de vue scientifique, l'auteur a raison ; car dans un microphone, la lune émet de doux murmures, tandis que le soleil lance de vrais mugissements.

Et quand le vent du soir pleure sur les forêts
Où le hibou s'émeut dans le creux du vieux chêne,
Un autre songe ému, de sauvages regrets
Enfuis de ma jeunesse, en mon coeur se déchainent.

Et tout un défilé de bercements anciens
S'effare sous mon front et dans mon âme blême. . . .
Le vent du soir odore, un souvenir revient
Mêler sa grande voix à mon ennui suprême.

* * *

Vent du soir, vent du soir qui caresse les nids
Dans l'or des clairs de-lune et des branches rêveuses!
Vent de l'été qui fuit, tes chants sont infinis,
Pareil à l'océan dont la gorge se creuse.





LES BOIS

Nul n'applaudit jamais vos innombrables voix,
Chers bois mélodieux qui montez de la terre ;
Pourtant nous contemplons votre frayeur austère,
Quand l'ouragan sur vous bondit dans ses abois.

Nous avons poursuivi vos sentiers bien des fois
Et traversé votre ombre aux senteurs de fougère,
O peuple de verdure, ô bois pleins de mystère,
De musique et d'échos, sur les nids pleins d'émois !

Mes rêves ont plané sur vos plus hautes cimes,
J'ai traqué le nuage et compté vos abîmes,
Et je vous ai gravés dans mon passé fervent :

Vos fronts enorgueillis des grandes altitudes
Laissent tomber la feuille à vos pieds dans le vent,
Comme nos pleurs amers au fond des solitudes !





DEVANT LA STATUE DE GARNEAU

*Au donateur l'honorable Geo. E. Amyot, Conseiller
Législatif*

Or il nous arriva ce qui toujours arrive,
Quand il n'a plus de mère, à l'enfant éploré :
Nous cherchions tristement ces traces sur la rive.
Et nous nous résignions après avoir pleuré.

La grande vérité, celle-là qu'il faut dire,
C'est qu'on était conquis par un peuple puissant ;
Profitant de nos pleurs et de notre délire,
—Avance, disait-il, ou remonte ou descend.

Nous nous sentions perdus dans la rafale noire,
Nous nous engloutissions dans un oubli fatal !
Garneau rouvrit l'écrin des couronnes de gloires
Qui luisent à jamais sur notre ciel natal.

Quant tant d'autres fermaient leur âme à l'espé-
rance ;
Lorsque les conquérants rançonnaient les conquis,
Qu'ils voulaient effacer les traces de la France,
Malgré le sang versé des colons, des marquis ;

Lorsqu'on voulait marcher, taillant dans la chair vive
Le coeur d'un peuple grand, malgré les grands trépas
Cet homme s'est levé : Garneau cria : — Qui vive ?
— Je suis la sentinelle et l'on ne passe pas !

Honneur à toi, Garneau, nous gardons ta mémoire,
Et nous t'applaudissons sur l'immortel airain !
Au nom de nos aïeux dont tu graves l'histoire,
Ce peuple réuni t'aime d'un coeur serein.

S'il est des coeurs ingrats sur toute la planète,
Le coeur qui se souvient ne perd jamais ses droits
Vois sa reconnaissance éternelle et complète :
Tu nommas les aïeux, souvenons-nous de toi !

Souvenons-nous de toi qui passas tant de veilles
A scruter le passé des lutteurs, des héros !
Souvenons-nous de toi, dans les aubes vermeilles,
Souvenons-nous de toi, dans les soirs pleins d'échos.

Quand nous capitulions devant la destinée ;
Quand nos efforts courbés se dépensaient en vain,
Il compta nos héros ; l'histoire en fut donnée
Par cet enfant du sol, par ce noble écrivain !

Il a pu rescinder les chapitres hostiles,
Quand tant d'autres perdaient la notion des faits
Et lorsqu'on se plaisait aux caprices futiles,
Quand se baissait le front, Garneau le relevait.

C'est pourquoi l'on sourit, et c'est pourquoi l'on
pleure,
Selon la belle page écrite en sens profond,
Selon le beau chapitre où s'ennoblit notre heure,
Selon le jugement éclairé de ton front.

Car nous te lisons tous, Garneau, dans ton histoire ;
Tu formes notre goût à l'école, et toujours.
Salut historien ! Que nul devant ta gloire
N'ait honte du pays qui te donnas le jour !

Ah ! n'oublions jamais l'exemple des grands hom-
mes !
Leur souvenir nous aide à suivre un bon chemin ;
Malgré tous les détours de la vie où nous sommes,
Nous atteignons par eux aux meilleurs lendemains.



ENVOI

Et maintenant, merci de tout coeur au Mécène
Qui grave sur l'airain les fronts évocateurs !
Qu'une brise éternelle, aux monts et dans la plaine,
Répande sa pensée en mots consolateurs !

Et si le noir oubli sur la tombe muette
Menaçait d'engloutir le fruit de vos bienfaits,
Qu'au moins, cette nuit-là, la muse des poètes
Supplie un astre d'or d'éclairer votre paix !

Merci pour notre peuple et merci pour l'histoire !
L'exemple est plus qu'un livre, et c'est un monu-
ment :

Cet exemple est d'airain, vous en avez la gloire,
L'exemple des grands coeurs brille éternellement.





LA SAUTERELLE

I

Sauterelle, ma soeur,—comme eut dit saint François—
Tu parcours les blés murs des plaines à la ronde ;
Tu ronges en passant, avide comme un monde,
Les épis les plus beaux, à ton goût, à ton choix.

Tu ne sèmes jamais, jamais tu ne fécondes
Que tes multiples oeufs, dans le sable où tu creuses,
Sous les rayons brûlants, lorsque la douce voix
Des brises de juillet chante la chanson blonde.

Même chez Putiphar comme aux champs de Jacob,
Au désert de Judée, aussi bien que chez Job,
C'est toi qui dévastais sans merci la récolte.

Sauterelle, ma soeur, en tes jours de révolte,
Ortolan du Prophète, émule d'Attila,
Fléau de Dieu, tu nous rappelles ces temps-là !

II

Avec le bien d'autrui vous êtes bons apôtres,
Mais chacun, à part soi, dit de vous : "triste sort",
Parasites rongeurs qui puisez chez les autres
La pensée et la vie et qui vous croyez forts.

Lorsque vous nous clamez :—“Cette oeuvre c'est la
nôtre,
Notre inspiration, le fruit de nos efforts, ”
D'autres avaient semé le lin et cet épautre
Que vous allez grugeant, sans honte et sans remords.

Sauterelle ma soeur, pendant qu'on récrimine.
Va d'épis en épis, nourris-toi de rapine,
Reprends ce qu'ils ont pris à tous, ces aigrefins !

Puisque notre labeur est pour eux bagatelle,
Absorbants plus que toi, plus que toi sauterelle,
Ils vivront de leurs vols quand tu mourras de faim !





SONNET A FRANCOIS

Maitre dont j'aime tant le style et la tournure,
Qui reçus en ton âme un immortel rayon,
O glorieux truand, maître François Villon,
Merci pour ton sourire et ta littérature.

Car tu fus un poète à très large envergure,
Qui trônas dans Paris dont tu pris le frisson ;
Toi dont l'étoile brille encore à l'horizon,
La métaphore humaine est un peu ta figure.

Si ta jeunesse folle et pleine d'insomnie
Est féconde en revers et féconde en émoi.
A ta sincérité l'on connaît ton génie.

Malgré ta honte bue, on t'appelle le Roi
De l'argot et, surtout, le roi de la ballade.
On lit ton "Testament" autant que l'Iliade !



LA CHANSON

Au vent mauvais
De la dérouté,
Si tu t'en vas,
Chante-moi toute ;
Au long des routes
Et dans ton coeur
Chante, chanteur,
Vers cette voûte !

Quand vient l'hiver,
Aux jours de bise,
Chante mes vers
Et l'heure grise ;
L'espoir s'attise
De mon refrain
Triste ou serein
Dont j'agonise.

Vers le soleil,
Brûlant abîme,
Au ciel vers l'1
Et sur la cime,
Avec bonté,
Et sur la grève,
Chante sans trêve
L'éternité !

Chante les blés
Des plaines blondes,
Qui sont troublés
Par des colombes ;
Chante, chanteur,
Les clairs de la lune
Perçant la brume
Des bois rêveurs !

Chante l'étoile
Au firmament,
Chante la voile
Du Saint-Laurent ;
Chante la vie
Et ses amours,
L'âme ravie,
Chante toujours !

Si tu succombes,
On te mettra
Dans une tombe.
On chantera
Ton libera,
Puis on fera
D'autres prières,
Au cimetière.
On t'oubliera !
On chantera.

Et l'on dira :
" Triste figure ;"
Et l'on rira
De ta tournure,
O feuille morte.
Tu te tairas !
Mais que t'importe ?
Tu dormiras !





DIEU POUR LE JOUR

Dieu, pour le jour, ne créa qu'un soleil,
Et pour la nuit, ne fit qu'ombre et sommeil ;
Pour le faucheur, Dieu fit la moisson blonde,
A tout poète, il fit aimer les fleurs.
Que de pécheurs n'ont qu'une barque et l'onde,
Mais à l'amour Dieu rouvrit tous les coeurs.

L'amour au coeur c'est la flamme au foyer ;
Sa cendre au vent qui la peut balayer
Réchauffe encor jusqu'à notre infortune,
D'un passé cher rappelle les douceurs..
Des soirs pourtant notre front s'importune :
Mais à l'espoir Dieu rouvrit tous les coeurs.

Et l'on espère en d'immortels séjours ;
Puis vient, l'hiver en ses frileux atours,
Le vent mauvais qui vous tuera peut-être.
A l'aquilon fermez toute fenêtre,
Et regrettez les printemps enchanteurs.
Car à la mort Dieu livra tous les coeurs !



VOICI QU'ON SE SOUVIENT

A M. Alfred Dussault, E. E. D.

Voici qu'on se souvient d'heures méditatives
Où l'âme s'éprenait de mots consolateurs,
Contemplant l'horizon comme une immense rive
Que l'aube parsemait de gloire et de blancheur.

Voici qu'on se souvient des émotions vives,
Quand l'espoir affrontait le temps dévastateur ;
Quand s'égayait l'amour, pauvre et défunt convive,
Qui chantait sa chanson au coeur du voyageur.

Or l'amour est défunt, et notre âme s'isole
Pour reposer un peu son vol par trop lassé,
Et broyer son humeur au regret du passé.

Durant des jours entiers c'est tout ce qui console,
Durant des jours entiers on vit de souvenirs,
Durant des soirs pensifs on sent des pleurs venir !



ET MAINTENANT SALUT

Et maintenant salut à la foule qui passe !
J'apporte mon hommage à toute la tribu.
Salut, front résigné que le rêve délasse !
Je t'apporte mes vers, mon unique tribut.

Salut au coeur souffrant qui brave sa misère
Et que la destinée oppresse vainement !
Salut, songe étoilé, salut douce chimère,
Salut, azur des flots et des grands firmaments.

Et puisqu'on a joui de la bonne nature,
Puisque ceux que j'ai vus ne m'ont point opprimé,
Je marcherai content dans ma route future,
Content d'avoir vécu, content d'avoir aimé.

J'ai préservé mon coeur de toute hypocrisie,
Je me suis efforcé du moins de rester franc :
Je n'ai pas fait de mal avec ma poésie,
Eh mon départ sera tel que je le comprends.

Il est beau de partir, sa dette bien payée,
Et lorsqu'on est bien sûr de n'être point damné,
De remettre son âme au Dieu qui l'a baillée,
En disant :— " Dieu, pardon, moi j'ai tout pardonné."

Pardonnez cette page et toutes mes folies !
J'aime chanter le jour le long de mes chemins :
J'aime mêler au soir mes chimères vieillies.
J'aime amuser mon âme à la cour des humains.

Voici le soir tranquille, et voici le silence ;
C'est l'assoupissement des mânes et des coeurs.
Pendant que tout sommeille en l'ombre qui s'avance,
J'écouterai dormir la nuit parmi les fleurs.

J'écouterai le rêve endormi dans les branches.
J'écouterai la paix des champs abandonnés ;
J'étudierai la mer et ses écumes blanches
Et l'énigme qui suit les grands mats inclinés.

Et maintenant salut aux pauvres qui mendient
Tout le long du chemin qu'ils parcourent toujours,
Ainsi que le bonheur dont l'espoir s'irradie,
Malgré toute nuit noire avant un peu de jour !





JEUNESSE MORTE

Les chimères, hélas ! me trouvant infidèle,
Ne m'ont plus réjoui de leur voix que j'aimais ;
Sur mont front incliné je ne sens plus leurs ailes ;
L'ennui seul m'envahit, viendront-elles jamais ?

Souvent leurs souvenirs émeuvent ma pensée
Et font battre mon coeur comme des mots d'amour,
O rêves abattus, chimères trépassées,
Vous aviez un sourire aussi beau que le jour !

A vos coupes j'ai bu, chimères de l'ivresse,
Je m'abreuvais d'espoir comme de liberté ;
Au flot de vos parfums je grisais ma jeunesse.
J'ai compris votre amour, et pour vous j'ai chanté.

Ah ! comme je suis vieux ! Je me meurs de sagesse.
Est-il vrai que mon seuil est sans flamme et sans voix ?
Tombez, illusions ! Mourez, vœux de caresse,
Comme le rayon bleu des aubes sur les bois !

Adieu, mes rêves d'or éclairant mes délires !
Espoirs defunts, adieu ! comme vous étiez beaux !
Mais ce que l'on regrette à quoi sert de l'écrire ?
Le mal qu'on ne dit pas se rendort-il plus tôt ?

O ma plume, pourquoi barbouiller d'encre noire
Ce beau feuillet tout blanc ? Tu n'as pas de raison :
Le silence est un bien, la blancheur une gloire,
Et ton accent est triste ainsi qu'une prison.

Si Dieu me faisait grand, s'Il me rendait plus sage,
Pourrais-je encor sourire et pourrais-je chanter ?...
Je prendrais tous mes vers, j'accourrais au rivage,
—Beaux prisonniers de Nante—et j'irais tout jeter !





A SIR LOMER HEUREUSE ANNEE

(Ballade)

I

Pour imiter Jean La Fontaine
Dédiant des fables au roi,
Je veux offrir cette semaine
Une ballade à qui de droit.
Le neuf est la grande journée,
L'ouverture du Parlement ;
Qu'il y cueille applaudissement,
A Sir Lomer, heureuse année !

II

Si mon cerveau n'est pas en veine
De me traduire en mots adroits.
J'apporte du moins pour éternelle
" Un merci du cœur, mille fois "

Et si ma rime est bien bornée
Et ne fait rien au compliment,
Qu'elle prouve mon dévouement :
A Sir Lomer heureuse année !

III

Si je finis ma turlutaine,
C'est bien à lui que je le dois ;
Songez que j'eus le coeur en peine,
N'ayant pas son aide autrefois :
Ma plume était emprisonnée
Par la froidure et par le vent ;
Aussi je redirai souvent :
A Sir Lomer heureuse année !

IV

ENVOI

Et quand ma fin sera sonnée,
Que mon refrain, une fois l'An,
Aux trois couplets aille chantant :
A Sir Lomer heureuse année !



COMPLA.NTE

C'est toi mon ami Jean, mon ami d'où viens-tu ?
D'un côté sont les bois, de l'autre une rivière.
Je reviens du Yukon, pays froid, peu connu.
Plus haut le pâturage, plus bas une chaumière.

Le soleil agonise en un gouffre de feu,
Tu n'as pas oublié notre vieille province.
Les grands bois résignés s'endorment peu à peu,
Tu reviens du Yukon, ta brousse n'est pas mi ce.

Je rapporte un peu d'or avec un peu d'argent.
L'ombre piquait son deuil autour de toutes branches.
Eh ! vas-tu m'en prêter de l'or mon ami Jean ?
Près du talus orné de trèfle et de pervenches,

Je me suis reposé : j'ai regardé les cieux,
Non, je garde cet or pour l'offrir à ma mère,
Et j'ai nourri mon coeur d'instant silencieux,
Pour l'offrir à ma mère aussi pour mon vieux père.

Et le soir couronnait d'ombre cette journée.
Le meurtrier d'un coup de pierre, assomma Jean.
Puis la cloche tinta vers la grève étonnée.
Le meurtrier lui prit son or et son argent.

Puis il fit une fosse et mit Jean dans la terre,
Une barque s'enfuit au fil de l'eau qui dort,
Le meurtrier s'enfuit sur la rivière claire.
Le chant du nautonier monte aux étoiles d'or.

La nuit était venue errante et funéraire,
Le petit chien de Jean gratta jusqu'à son corps,
Entre nous et le ciel planait son âme austère,
Le petit chien hurlait, auprès de pauvre mort.

L'assassin repassa deux ans après son crime.
Des fantômes sans nombre ont ouvert leurs bras noirs ;
A l'endroit où dormait Jean sa pauvre victime,
Parmi les grands roseaux qui chantent tous les soirs.

Le petit chien hurla d'une voix lamentable,
C'est encore la nuit pleine de désespoir,
Tout frappe le cerveau de l'âme misérable,
Une plainte terrible émeut l'écho du soir.

L'assassin fut surpris, il s'avoua coupable,
L'ombre piquait son deuil autour de toutes branches,
L'assassin fut pendu, le pauvre misérable,
Près du talus orné de treffle et de pervenches.

C'est moi qui l'ai pendu cette nuit solitaire.
J'ai poussé mon canot sur le fleuve sans bruit,
Je l'ai mis dans un trou, je dis une prière.
Je m'enfuis sans dormir un instant cette nuit !





VOICI QUE JE POURSUIS

A Mr Rodolphe Crépault,

Voici que je poursuis une route tracée,
Voici qu'un rayon doux annonce le matin ;
Voici qu'il me souvient de mes bonnes pensées
Et que mon cœur ému revit des jours lointains.

Je vois des sapins verts aux branches caressées
Par les brises de mai qui sait tout rajeunir ;
Les espoirs enfantins des veilles trépassées
Soufflent dans les regrets qu'on n'a pu prévenir.

Une cloche au clocher récite sa prière
Et mêle sur les flots sa voix à la lumière :
Voici l'aube amoureuse, et les premiers rayons

Du monarque du jour vont réchauffer la grève
A qui toute la nuit l'onde a chanté son rêve
Que chasseront bientôt des splendeurs d'horizons.



AU TIMON DE LA VIE

Au timon de la vie attachés malgré nous,
Nous trainons des fardeaux alourdis par l'orage ;
Nous allons trébuchant parfois sur les genoux,
Et nous marchons toujours, pieds en sang, front en
nage.

O pauvre humanité de nerfs et de courage,
Combien t'ont méprisée, et combien je te plains !
Que de maux t'ont surprise et combien te ravagent !
Et tu braves le temps avec un peu de pain !

Qui que tu sois, ô toi, prince ou quêteux en larmes,
Je te salue, ainsi que font les frères d'armes,
En songeant que ton cœur s'abreuve de douleurs.

Petits êtres naissants votre voix est sincère :
Avec vos premiers cris sur la couche première,
Vous offrez à la vie un tribut de vos pleurs !



BONNE TERRE

(Sonnet.)

A. M. F. Fréchette.

Comment te remercier bonne terre féconde
Qui soutiens notre corps par tes nombreux bienfaits,
Toi dont les blés muris en belles gerbes blondes
Seront demain le pain du chaume et du palais !

Peut-on le dire assez, nourricière des mondes,
Qu'ils sont ingrats les coeurs qui ne t'aiment jamais !
C'est par toi que l'espoir endort nos nuits profondes,
Terre que Dieu bénit de son azur de paix.

Ah ! je serai content si je creuse moi-même
Un bon creux dans tes flancs pour mon dernier repos,
Loin des maux de surface, et loin de tous les maux

Jusqu'au premier appel des trompettes suprêmes.
Et si, pour lors, ma chair ne se réveille pas,
Garde bien, sol natal, mon éternel trépas !



SONNET.

Les vents légers, berceurs, dont s'émeuvent les branches ;
Les pierres du chemin et les petits ruisseaux
Mélant leur gazouillis aux gazouillis d'oiseaux,
Sont la source où la soif de mon âme s'étanche.

Les premiers ont vêtu leur robe verte et blanche,
Ils versent en parfum l'espoir des fruits nouveaux.
Ici pait un vache avec son petit veau,
Là bas un toit qui fume à l'horizon se penche.

Terre splendide et saine au clair des soleils d'or,
Plus je vieillis plus je m'attache à ta poussière,
Je voudrais que mes vers fussent toujours prière

Et proclament bien haut la force du Dieu fort
Qui dirige ta course aux routes éternelles,
Vers des soleils qui sont, peut-être, ses prunelles !



PAR DELA LA NUIT SOMBRE

A Melle Élisabeth Lasnier.

I

Par delà la nuit sombre où brillent les étoiles,
Plus loin que les reflets dont jouit l'univers,
L'éternelle harmonie à l'âme se dévoile,
Des plages de clarté font des océans clairs.

Par delà notre vie où s'attristent les âmes,
Plus loin que nos printemps, plus loin que nos hivers,
Il est un doux printemps plein de gloire et de flammes
Où s'abreuve l'espoir sans terrestre revers.

Gravissant peu à peu les routes qui conduisent
Aux champs élyséens où tant de soleils luisent,
Plus loin que la froidure et que tous nos remords,

2.1
Atteindrons-nous jamais ce foyer de lumière,
Dont parlent les pasteurs, à notre heure dernière,
Foyer si beau, si chaud, qu'il ranime les morts ?

II

S'il est vrai que ma vie est un bien inutile,
Et que le rêve seul accompagne mes jours,
Fatigué d'escompter des lendemains fragiles,
Il me faudra du moins gagner d'autres séjours.

Si ce qu'on veut aimer peut nous trahir toujours,
Notre songe est le jeu de nos cerveaux fébriles
Cherchons d'autres clochers, cherchons d'autres
amours,

Allons prendre d'assaut quelque divine ville

Dont la lueur céleste éclaira notre espoir.
Si je puis traverser la zone de nos soirs,
Vers le but caressé des brises dans mes voiles,

J'irai saluer l'aube où l'on aime chanter ;
Mais si la grande voix m'ordonnait d'arrêter,
Que mon dernier regard aille encore aux étoiles !



MA JEUNESSE OU VAS-TU.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accomodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner,
Gardez-vous de rien dédaigner.
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.

JEAN DE LAFONTAINE

Ma jeunesse, où vas-tu sur la route en poussière ?
De te crier adieu ma voix, hélas ! se meurt !
Comme tu disparais je regarde en arrière,
Tu fuis comme une plage au regard du rameur.

Et l'on demeure seul et sombre en cette vie,
Consolé par les mots d'un ancien souvenir,
Et notre espoir chemine où l'âme le convie,
Mais les beaux jours ont fui craintifs de l'avenir !

21
L
Pourtant consolons-nous, il nous reste des livres,
Et ces bons compagnons, fidèles à mes soins,
Ont parfois dans leur plis des parfums qui m'enivrent,
Livrant le bon combat à mes papillons noirs !

Restez à mon chevet comme des camarades,
Que je cause avec vous autant qu'il me plaira ;
Mon amitié pour vous n'est pas simple parade,
Demeurez avec moi jusqu'à mon libera !





L'ORGUE DU SANCTUAIRE

A Englebert Gallèse.

Vous que la piété guide encore à l'église,
Qu'un Angelus lointain fait prier à genoux,
Vous êtes le foyer qu'une espérance attise,
Votre front se recueille à des rayons bien doux.

Voyez nos jours perdus sur des mers infinies
Pendant que vous criez au secours vers les cieux,
Vous êtes soutenus de saintes harmonies,
Pendant que nous pleurons dans le soir nos adieux.

Sous la voûte sonore où la prière vole
Comme aux trilles d'oiseau s'unit le vent du soir
L'orgue s'unit au chant de l'âme qu'il console,
Quand votre église en deuil reprend son voile noir.

O palpitants accords qui vibrez dans notre âme
Au jour qui réunit les peuples au saint lieu.
Inclinez notre foi vers la céleste flamme,
Rendez partout plus chers les dons bénis de Dieu !

Pauvres jours naufragés avec le chant des rêves,
Nos fronts déjà vieilliss usent vos souvenirs !
Repassant une à une enfin vos heures brèves
Nous bravons en pleurant les voix de l'avenir.

La grande ombre des soirs planant sur l'ossuaire,
Vos échos familiers aux mortels ahuris ;
L'eau sainte qui bénit, l'encens du sanctuaire
Parfument le secret de nos derniers debris.

Orgue ou cloche, en plein ciel, qui semez vos pensées,
Voix de l'âme et du vent qui tremblez dans l'azur,
Mêlez votre harmonie aux couronnes tressées
Sous les branches des bois, sur les repos futurs !

Le chant mystérieux adoucit la souffrance.
L'orgue du sanctuaire a gémé pour la paix ;
Méditons ses accents, prenons son espérance
Avant d'être guéris de la vie à jamais !

Et quand le noir oubli planera sur nos tombes
Quand nos noms inconnus seront lus d'un passant,
Qu'un reste de cantique au moins sur nous retombe
Quand de nouveaux venus compteront les absents !





LES ZIGZAGS.

Ma muse parfois sur sa flûte
Étonne des airs rococos ;
Après les efforts d'une lutte
Elle tombe au rang des gogos,
Mais si parfois dans l'air atone
Elle a pu chanter vainement,
C'était donner ce qu'elle donne
Et le sacrifice est charmant.

Et j'aime ainsi qu'elle dévague
Malgré nombreux qu'en dirait-on.
Et s'il arrive que l'on blague,
C'est avec espoir de pardon,
Car les nouveaux du nouvel âge,
Ces bons marcheurs sans joug blessant,
Ont pu contempler les nuages
Puisqu'ils contiennent de l'encens.

L'encens qui monte vers la niche
Des sylphes et dieux sains et doux
Est d'un arôme non moins riche
Que la vapeur de nos ragoûts :
Ragoûts de forme littéraire
Que tutti mangent à crever
Avec des poses militaires,
Et de grands mots, qui font rêver.

Et les phalanges passagères,
Aux panoramas des couchants,
Tout ce qui passe, fuit, crie, erre,
En proie aux lendemains méchants ;
Les suiveurs de vieilles routines,
N'escaladant pas nos remparts,
Finiront par prendre le change
Et par respirer ce brouillard.

Et bien que la muse a des ailes,
Il lui faudra se reposer,
Ainsi que font les hirondelles
Voulant tous les rayons bercer.
Combien de muses qui déchantent,
De leur audace vont riant !
Que de pauvres âmes qui chantent
Pour refouler leurs pleurs criants !

* * *

Quand l'hiver souffle froid dans un vague grisâtre,
Où tout notre être aspire à la chaleur de l'âtre,
On le voit, le passant, poursuivre le sentier ;
L'oeil implorant et morne, il mesure l'espace
Qu'il lui reste à franchir ; et le vent, sur sa trace,
Secoue un peu de neige, ou quelque noir gravier.

Il dit : "Si j'étais un soldat
Perdu dans la mêlée altière,
Risquant que dans mon coeur qui bat
Siffle une balle meurtrière,
Alors qu'un astre au firmament
Versât au moins un peu de gloire
Sur le sable de ma mémoire ;
Mais non ! Je passe vainement !"

Puis il chante des chansons folles
En différents tons, tristement,
Sans trop s'occuper des paroles
Qu'il aime varier librement.
Il est parfois d'allure franche,
Il aime aussi l'allusion,
Et murmure à travers les branches
De graves accusations.

L'humanité le fait sourire,
La mort l'a souvent fait chanter.
La gloire des printemps l'inspire,
Vers le rêve il se sent porté.
Jugez de la vie insipide
Dont se contente le passant,
Brisant ses vers d'un tour rapide,
Et parfois d'un ton languissant.

Enfin que voulez-vous qu'il fasse
Lorsqu'il se sait très incompris ?
Laissez passer le front qui passe,
Laissez pleurer les yeux épris,
Épris des divines lumières
Qui remplissent l'aube-avenir,
Suprême espoir des cimetières
Dont périront les souvenirs !

O vous les pierres sepulcrales,
Évocatrices d'autres-temps,
Que dites-vous dans les rafales
Dont vous sanglotez par instants ?
Au vent qui gémit sur les dales,
Au soir qui grandit les clochers,
Aux gouttes d'eau des ombres pâles,
Aux vieux cyprès sur vous penchés.

Que dites-vous ? Des chairs étinetes
Et dont vous indiquez le lit,
Les os blanchis ont-ils des plaintes
Contre le froid qui les remplit ? . .
Tandis qu'aux branches de la route
Des frissons s'envolent, furtifs,
O toi, passant qui passe, écoute
L'âme des fantômes pensifs !

Écoute l'aube solennelle
Dont la prière monte aux cieux,
Écoute les brises nouvelles
Dans les cyprès harmonieux.
Écoute la voix de la terre
Éprise de deuil et d'espoir,
Écoute le glas solitaire
Dans l'ombre brumeuse des soirs !





FIN DES GRIMOIRES

Voici la fin des mes "grimoires"
Ecrits tels que je les voulus,
Défiant toute ma mémoire,
Délirant à vers que veux-tu...
Et sans jamais viser personne
J'ai visé des sociétés
Qui dispensent mainte couronne
En s'annonçant de tous côtés !

Mais je finirai par leur dire
Ce que je pense de leurs faits ;
Loin de blasphémer ni maudire
Je vais leur accorder ma paix,
A condition simple et pure
Que l'on respecte tous mes droits.
Sans ça, ma foi, je vous le jure,
Je ferai part de mes émois !

Voici la fin de mes "grimoires",
Petit volume échevelé,

De plus de pages que de gloire,
Mais dont aucun vers n'est volé,
Je n'endosse aucune défroque,
Ni de Musset, non plus d'Hugo,
Je lave ma rime et mes loques,
Et j'imprime le tout, franco.

Je n'écris pas pour qu'on m'admire,
Ce serait folie autrement :
J'écris pour causer et pour rire
Quand l'ennui vient, isolément,
Et même, parfois, quelque veille,
Au lieu de rire j'ai pleuré :
L'âme est seule quand tout sommeille
Et que rôde un songe apeuré.

Et le lendemain, dès l'aurore,
Je transcris les pages du soir ;
Le soir je recommence encore,
Presque sans but et sans espoir :
C'est une vie un peu bête,
Bien peu voudront l'apprécier,
Ce n'est pas celle d'un poète,
C'est l'exercice d'un métier.

Mais ma plume devient plus ferme
A ce tournoi de poids léger :

Aussi bientôt, j'y mets un terme
Afin de me dédommager.
Et ma lutte sera loyale,
Et tous mes vers seront signés,
Pour la "Société Royale",
A la barbe des résignés !

Car la vie est un peu trop courte
Pour cacher ses impressions :
Nous irons à la chasse aux tourtes,
A toutes tourtes d'histrions.
Je sais enfin ce qu'est le monde
Où tant de cagots charlatans
Veulent de leurs dix doigts immondes
Fixer leur corne au front du temps.

Mais celui-ci n'est pas si vile
De se laisser ainsi coiffer ;
Ils sécheront avec leur bile,
Le temps les verra s'étouffer :
Mais je saurai leur aventure
Et l'an prochain je l'écrirai,
Négligemment, avec ratures.
Enfin vous vous en souviendrez !

.....
.....

Or je reviens au paragraphe
Qu'au commencement j'ai passé
Pour signer mes noms et parafes,
Car ma foi j'en ai dit assez.
D'autres diront : c'est bien de reste,
Et que je suis bien entêté.
J'ajoute, pour rire, je reste
Et fais six gros huitains ratés :

I

Ratés comme un coup d'escopette
Sur un mirage au fond de l'eau,
Chargé de poudre d'escampette
Et d'un grain de sel aux moineaux...
J'ai changé d'allure il me semble :
J'étais triste et j'ai tourné ça.
A l'oeil, plus de larme qui tremble,
On redevient Sancho Pança.

II

On ne craint destin ni personne,
Et l'on peut se mettre en chemin
Sur Pégase qu'on éperonne
Et chevaucher jusqu'à demain.
Maintenant cessons notre histoire,
Nos vers ne sont rien moins qu'affreux ;

Mettons un frein à ces grimoires
En riant de deux amoureux

III

Qui causent de quelque mystère,
Après m'avoir tous deux souri
Et demandé mes vers... de terre....
Ce n'est pas pour eux que j'écris.
Excusez-moi pour cette audace,
J'écris les vers au crayon bleu.
Pardonnez-moi, si je vous lasse,
Aux patients l'azur des cieux !

IV

Je connais même un autre adage,
Peut-être ne vaut-il pas mieux :
Le ciel souffre colère et rage,
Aux enragés le beau ciel bleu !
Les doux ont aussi leur maxime,
Vous pouvez y puiser un peu,
La dire ici n'est pas un crime :
Heureux les doux s'ils ont du feu !

V

Car après tout, ici l'on gèle,
C'est malheureux pour ce salon

Qu'on réchauffe à force de zèle
Et de discours un peu trop longs.
Et le mien est peut-être pire
Que les autres moins tourmentés :
Je pleure et ris comme on respire
Et mes refrains sont mal chantés !

VI

C'est en prenant le ton des autres
Qu'on a tout mêlé comme ça,
Et bien qu'on reste bon apôtre,
On s'aguerrit couci-couça.
Pour braver notre époque neuve,
Pleine d'épate et d'irrespect,
Ne corrigeons plus nos épreuves,
Et nous paraîtrons moins suspects.



DU MEME AUTEUR :

LA CHANSON DU PASSANT In-8

LA JONGHEE NOUVELLE

ODE AU CHRIST.

CONTES DU VIEUX TEMPS.

SUR LES REMPARTS.
(1911) in-8

LES PALAIS CHIMERIQUES
(1912) in-8



